

L'enfance volée

Dreger Ryszard

Auteur: Dreger Ryszard

Dessin de la couverture: Dreger Ryszard

ISBN: 9789403786155

© Dreger Ryszard

INTRODUCTION

Ryszard était un enfant qui avait vécu des débuts de vie tumultueux. Né en juin 1971 à Poznań, en Pologne, il avait été séparé de son père dès l'âge d'un mois, sa mère ayant pris la décision de divorcer et de partir en France en le laissant avec ses grands-parents. Pour parachever cette séparation, sa mère, aidée de sa complice, une mère policière, avait fait en sorte que son père soit déchu de ses droits paternels et interdit de s'approcher de lui.

Élevé par ses grands-parents dans ce contexte de guerre civile qui avait éclaté le 24 décembre 1980 et duré jusqu'en 1984, Ryszard avait dû faire face à des temps difficiles. Malgré tout, il avait réussi à grandir, à s'adapter et à trouver du réconfort dans l'amour de sa famille maternelle.

En 1984, à l'âge de treize ans, Ryszard avait finalement quitté la Pologne pour rejoindre sa mère en France. C'était un nouveau départ pour lui, dans un pays inconnu, où sa mère s'était installée avec son nouveau mari, Jean, depuis 1972. Il avait dû s'adapter à une nouvelle langue, une nouvelle culture, mais grâce à sa force intérieure et à la solidarité de sa nouvelle fratrie, il avait réussi à s'intégrer et à trouver sa place.

Malgré les épreuves qu'il avait traversées dans sa jeunesse, Ryszard avait su garder espoir et courage. Il avait grandi en force et en résilience, prêt à affronter les défis que la vie lui réservait, avec la certitude que rien ne pouvait briser sa détermination à réussir et à être heureux. C'est auprès de sa femme Christelle et de ses enfants qu'il a trouvé la sérénité tant désirée dans sa vie

Chapitre 1 - Les Racines de l'Innocence

Ryszard avait neuf ans quand il comprit pour la première fois que le monde pouvait basculer en un instant.

Jusque-là, son univers se résumait à la maison de ses grands-parents à Poznań, à l'odeur du café noir que son grand-père buvait en lisant le journal, et aux bras protecteurs de sa marraine Gabriela, dont les étreintes avaient ce pouvoir rassurant de faire disparaître ses peurs d'enfant. Il y avait aussi ces escapades en moto, qu'il attendait avec une impatience fiévreuse. Perché à l'arrière du side-car, il se laissait griser par la vitesse, par le vent qui giflait ses joues et par le ronronnement du moteur, une mélodie qui lui évoquait la liberté. Dans ces instants, il se sentait invincible.

Mais ce qui lui procurait un bonheur tout aussi immense, c'étaient les moments passés avec sa grand-mère. Elle le choyait avec une tendresse infinie, devinant ses envies avant même qu'il n'ait besoin de les exprimer. Sa cuisine était un refuge, un lieu où l'odeur du pain chaud et des soupes mijotées enveloppait la maison d'une chaleur rassurante. Elle lui préparait ses plats préférés, ces pierogi dorés à la poêle, garnis de fromage et de pommes de terre, ou encore ce bigos parfumé qu'elle laissait mijoter des heures. Ryszard adorait s'asseoir à table, observer ses gestes précis tandis qu'elle pétrissait la pâte ou remuait une marmite en fredonnant un air ancien.

Mais ce qu'il préférait par-dessus tout, c'était la voir écrire. Lorsqu'elle s'installait à son petit bureau, une plume entre les doigts, il se glissait à côté d'elle en silence, fasciné par la danse fluide de l'encre sur le papier. Elle écrivait des poèmes, des vers qui parlaient d'amour, de souvenirs et

parfois de mélancolie. Il ne comprenait pas toujours le sens de ses mots, mais il en aimait la musicalité, la manière dont ils semblaient tisser un monde parallèle, plus doux, plus poétique. Il aimait aussi voir l'éclat qui animait ses yeux lorsqu'elle terminait un poème et qu'elle relevait la tête pour lui adresser un sourire complice.

Chaque été, un autre rituel venait ancrer son insouciance : le voyage vers Jastarnia, ce petit bout de paradis niché sur la mer Baltique. L'excitation montait dès l'aube du départ, quand son grand-père, la mine frémissante, harnachait les valises sur la moto. Ryszard adorait ces heures de route, où le paysage changeait peu à peu, les champs de blé laissant place aux forêts de pins, puis à l'air iodé qui annonçait la mer. Là-bas, les journées s'étiraient en une succession de plaisirs simples : courir pieds nus sur le sable doré, sentir l'eau glacée mordre sa peau lorsqu'il plongeait, écouter le chant des mouettes en fixant l'horizon. Parfois, le soir, il s'asseyait avec son grand-père sur la jetée et regardait les bateaux tanguer au loin, leurs lumières vacillantes dessinant des éclats d'or sur l'eau sombre. C'étaient les moments les plus heureux de son enfance.

Mais ce bonheur avait un goût fragile.

Un matin de décembre 1980, cette douce illusion s'effondra. Il faisait encore nuit lorsque des coups sourds retentirent contre la porte d'entrée, résonnant comme une déflagration dans le silence glacé de la maison. Son grand-père ouvrit, et en un instant, l'atmosphère se figea. Des hommes en uniforme pénétrèrent dans le salon, leurs bottes martelant le parquet. Leur présence avait quelque chose d'irréel, comme un cauchemar éveillé. Ryszard, caché derrière le cadre de la porte, retint son souffle. Il ne comprenait pas tout, mais il sentait que quelque chose venait de se briser.

Le Général Jaruzelski venait d'instaurer la loi martiale. La Pologne, déjà meurtrie par des années de privations, basculait dans une nouvelle ère de peur et de répression, la guerre civile éclata. Cette page sombre allait durer quatre ans.

Les jours suivants furent hantés par l'incertitude. Dans les rues, des chars patrouillaient. À l'école, certains élèves ne revenaient plus. Les parents murmuraient à voix basse, les regards fuyants. Les magasins se vidaient, les files d'attente s'allongeaient devant les boulangeries. Ryszard voyait bien que quelque chose était en train de changer, même si son grand-père, d'ordinaire si bavard, évitait désormais de répondre à ses questions.

Puis vint ce jour où l'innocence s'effaça définitivement.

Un après-midi, alors qu'il jouait dans la cour avec des amis, des cris éclatèrent au loin. Par réflexe, il tourna la tête et aperçut des hommes courir dans la rue, poursuivis par des soldats armés. Il y eut une rafale de coups de feu. L'air vibra sous l'impact, puis le silence retomba, plus lourd encore que le bruit des balles. Un silence chargé de non-dits, d'horreur muette.

Ce jour-là, Ryszard comprit que l'enfance pouvait s'arrêter brutalement.

Ses grands-parents firent tout pour préserver son quotidien, pour que la maison reste un cocon face à l'orage qui grondait dehors. Mais plus rien n'était pareil. La nuit, il entendait les adultes parler à voix basse. Parfois, il surprenait sa grand-mère qui pleurait en cachette. Même les rires semblaient plus rares, plus étouffés.

Et pourtant, malgré tout, il y avait encore ces moments suspendus, ces instants d'échappée qui lui permettaient d'oublier la peur. Comme ce soir où son grand-père le prit à part, son visage buriné par les années éclairé par la lueur vacillante d'une bougie. Il posa une main ferme sur son épaule et, d'une voix grave, lui dit :

— Peu importe ce qui se passe, souviens-toi toujours de qui tu es.

Ces mots, Ryszard les grava dans sa mémoire. Il ne le savait pas encore, mais ils allaient guider chacun de ses pas, même lorsqu'il serait loin d'ici, dans un pays dont il ne connaissait ni la langue, ni les codes, ni même sa propre mère.

Car bientôt, il lui faudrait partir.

Chapitre 2 – Les murs de l'enfance

La maison familiale se dressait au bout d'une petite allée en gravier, modeste mais imposante dans son austérité.

Construite en briques rouges, avec son toit de goudron et sa façade usée par le temps, elle semblait appartenir à un autre siècle, figée dans une époque où la stabilité n'était pas encore un luxe. Un jardin l'entourait, terrain de jeux et de découvertes pour Ryszard, où le vieux pommier régnait en maître. Il adorait grimper à ses branches noueuses, rêvant d'aventures en regardant l'horizon derrière la clôture de bois.

L'hiver, la neige transformait la maison en un refuge silencieux. La cheminée crépitait, projetant des ombres dans le salon, tandis que les vitres se couvraient de givre. Le matin, Ryszard aimait tracer des dessins du bout des doigts sur le verre froid avant que la chaleur du poêle ne les fasse disparaître. L'été, le vent chaud s'engouffrait par les fenêtres ouvertes, faisant danser les rideaux de la véranda. C'était là qu'il aimait s'installer, un livre sur les genoux, ou simplement écouter les histoires de son grand-père, qui parlait avec une lenteur mesurée, comme pour mieux graver ses mots dans l'esprit du garçon.

C'était une maison pleine de vie, un cocon protecteur contre les rumeurs du monde extérieur. Chaque pièce semblait détenir une part de son enfance : la cuisine, où sa marraine Gabriela préparait de généreuses soupes aux arômes réconfortants, le salon, où son grand-père passait des heures à démonter et réparer de vieilles montres, et sa propre chambre, véritable sanctuaire où s'accumulaient ses trésors : des billes en verre coloré, des figurines sculptées dans le bois, et surtout des livres, fenêtres ouvertes sur des mondes lointains.

Malgré l'absence de sa mère, Ryszard ne se sentait jamais seul. Ses grands-parents lui offraient un amour inconditionnel. Son grand-père, un homme au regard perçant et aux mains burinées par le travail, lui apprenait la patience, la rigueur et l'honneur. Il lui disait souvent : *"Un homme ne se définit pas par ce qu'il possède, mais par ce qu'il est capable d'endurer."* Gabriela, elle, était la douceur incarnée. Elle savait apaiser ses peurs, combler les silences laissés par une mère absente, et lui rappeler que, quoi qu'il arrive, il était aimé.

Mais au-delà des murs de cette maison, le monde changeait.

Depuis que la loi martiale avait été instaurée, Poznań avait perdu de son insouciance. Les rues semblaient plus froides, plus menaçantes. La ville, autrefois animée par les discussions sur les places de marché et les éclats de rire des enfants, s'était tue. Dans les magasins, les étals se vidaient à vue d'œil. Parfois, son grand-père revenait bredouille, les traits tirés, les lèvres pincées. Ryszard voyait bien qu'il lui cachait quelque chose.

Une tension sourde s'était installée. On chuchotait plus qu'on ne parlait. Les adultes baissaient les yeux dans la rue, comme si même les pensées pouvaient être espionnées. À l'école, certains camarades de Ryszard disparaissaient du jour au lendemain, sans explication. "Partis chez de la famille", disaient certains. Mais tout le monde savait.

Une nuit, alors que Ryszard était allongé dans son lit, il surprit une conversation à voix basse entre ses grands-parents.

— Ils arrêtent de plus en plus de gens, murmurait Gabriela. Même ceux qui ne font rien d'autre que parler...